

Sœur POUPART
3 Janvier 1876 - 15 Décembre 1954
78 ans d'âge - 55 de vocation

Les actrices de bonne heure, puis les avait laissées pour s'occuper des décors. Pour tromper l'attente, tous ces graves personnages de l'Ancien Testament exécutèrent polkas, mazurkas, quadrilles, oubliant la fragilité de l'habillement de la bonne Mère Ursuline qui fut, suffoquée des goûts trop modernes de l'indigne grand-prêtre.

Vivante heureuse dans l'atmosphère familiale, dans une vie pieuse : prière en commun, chapelet, offices de la paroisse, messe matinale chaque jour, Marie ne semblait pas prévoir l'avenir.

Le bon Dieu avait ses desseins : une proposition de mariage, conforme en tout aux désirs de ses parents, vint mettre le trouble en son cœur. Elle voulait être soumise, mais ne pouvait comprendre comment ses cousines, ses amies, étaient si heureuses en pareille circonstance, alors qu'elle n'éprouvait que de la répugnance.

Mais vint le coup de la grâce ; sans que l'on sût pourquoi, le projet s'arrêta et Marie comprit l'appel divin. Elle se mit alors à accompagner la bonne grand-mère dans ses visites aux pauvres, à promener une tante âgée et infirme, et alla voir souvent les Filles de la Charité de la ville.

Trois tantes, Soeurs de son père, religieuses de la Sagesse, apprenant la vocation de leur nièce, essayèrent de l'attirer chez elle mais Saint Vincent de Paul triompha du Bienheureux Grignon de Monfort.

En Juin 1899, Marie quitta Nantes et sa chère famille. Son bon père, malgré le profond chagrin de la séparation, tint à accompagner sa fille jusqu'au bout. Il la présenta lui-même à Notre Très Honorée Mère Kieffer, qui désigna la paroisse Sainte-Marguerite comme postulat.

Au début de septembre, Marie entra au Séminaire. 1900 était l'année de la Grande Exposition à Paris. Les parents des petites Soeurs venant de province n'avaient droit qu'à un seul parloir par jour ; cet avis figurait sur chaque lettre mensuelle. M. Poupart ayant en mai, une affaire urgente à Paris, sa femme profita de l'occasion de ce voyage pour voir sa fille. La petite soeur du séminaire eut parloir dans la matinée, mais, malgré l'interdiction d'un second parloir, sa mère, avant son départ, revint l'après-midi et insista pour demander une faveur spéciale. Ma soeur Directrice appela la jeune soeur et lui dit "Votre mère est encore là, elle insiste, l'interdiction est irrévocable : vous êtes prochainement de la prise d'habit, choisissez !" La jeune novice n'hésita pas, et offrit au bon Dieu le mutuel sacrifice.

A la Pentecôte, avec sa première cornette, la jeune Soeur partait à Lyon et sous le nom de Soeur Antoinette qu'elle gardera toute sa vie, fut chargée, à la paroisse Saint-Bonaventure, d'un petit orphelinat de filles.

Elle manifesta aux Vénérés Supérieurs, son désir des Missions de Chine, mais la Providence, après les Saints-Vœux, la dirigea vers le Caire.

LE CAIRE

Soeur Antoinette fit un heureux voyage sur le "Portugal" avec nos Soeurs qui se rendaient en Egypte pour la fondation de Port-Saïd. Elle disait plus tard en riant que la Soeur servante l'avait trouvé bien.

Marie-Victoire Poupart naquit à Nantes, le 3 janvier 1876, dans un bon foyer foncièrement chrétien. Un garçon était déjà venu faire la joie du jeune ménage, la petite soeur fut accueillie avec grand bonheur. Son oncle, prêtre dans une paroisse des environs, arriva de suite pour donner le baptême à sa chère petite nièce.

Marie grandit, bien soignée, bien choyée ; elle était vive, remuante, joyeuse. Un jour, la famille, voyageant sur le bateau de la Basse-Loire, M. le Curé qui s'y trouvait aussi dit aux parents : "Mais cette petite est bien plus dégourdie que son frère, on dirait un vrai garçon."

Vers l'âge de six ans, la petite Marie fut confiée aux Ursulines ; elle s'y trouva tout de suite à l'aise, se fit aimer des bonnes Mères, de ses compagnes, car elle compta toujours beaucoup d'amies. Dans cette pieuse communauté, elle eut le bonheur de faire sa Première Communion.

Tenant habituellement la première place dans les classes, Marie fit de bonnes études. C'était une entraîneuse pour le travail, pour les jeux et dans les différentes Congrégations. Aimable et enjoué elle aimait aussi à rendre service : combien de fois ne s'attardait-elle pas le soir, avant de revenir à la maison, pour aller porter à une compagne absente, les devoirs et les leçons de la journée.

Appréciée de ses maîtresses, elle fut souvent choisie pour réciter les compliments dans les visites officielles, ou pour jouer de rôles dans les séances récréatives.

Avec une dispense d'âge, elle obtint le brevet élémentaire. Les religieuses Ursulines souhaitaient la garder pour continuer ses études, mais la famille étant devenue nombreuse, huit enfants, sa mère désirait vivement un appui de son aînée.

Aide dans la famille, la jeune fille le fut vraiment : soignant les plus jeunes, surveillant les études des plus âgés ; son frère Joseph, avait peu de goût pour le latin, sa grande soeur faisait la répétition de la leçon qu'elle-même apprenait.

Accomplissant bien le rôle d'aînée, elle poursuivait cependant les leçons de musique, de dessin, suivait les cours d'instruction religieuse, de persévérance, dont elle rédigeait les résumés.

Dans les réunions familiales, l'hiver, Marie mettait l'entrain, la joie, dirigeant les chants, les récitations, les petites layettes : quels bons souvenirs ! celui des fêtes des parents, de la bonne grand-mère. L'été, c'étaient les randonnées à la campagne avec les nombreux cousins et cousines.

Marie aimait retourner chez les Ursulines aux réunions d'anciennes élèves, à la Congrégation des Enfants de Marie, à l'ouvrage mensuel pour les pauvres et l'exposition des objets pour les Missions. Les religieuses voulant donner la représentation d'Athalie, firent appel aux anciennes élèves, et Marie eut le rôle du grand-prêtre.

La bonne Mère chargée des costumes avait soigneusement habillé cher les cinquante francs de son voyage en Orient, tandis que d'habitude la traversée était gratuite sur les Messageries Maritimes.

En arrivant au Caire, notre bonne sœur Antoinette se dépensa dans la petite Maison que l'on avait louée, il y avait deux ans. Là, tout manquait, ou à peu près, pour les œuvres commençantes : "dispensaire, fourneau économique, et deux classes." Soeur Antoinette fut chargée de celle du certificat d'études, puis remplaça la Sœur de la pharmacie qui était tombée malade. Lorsqu'elle reprit la classe, elle céda volontiers la sienne à une sœur qui la désirait et sans aucune réflexion se contenta d'une classe inférieure pour complaire à cette compagne.

Puis, il fallut s'agrandir, et en 1907, on loua un ancien palais immense et mystérieux : le palais Chérif Pacha, dont les tableaux et les peintures rappelaient encore les splendeurs d'autrefois.

Trois ans après son arrivée au Caire, en octobre 1909, Soeur Antoinette lançait l'Œuvre des Jeunes Economes, ayant pour but de pourvoir des vêtements pour les enfants pauvres de l'école gratuite. Elle n'a aucun fond sinon la foi et la confiance en la Providence qui la caractérisent. Elle fait appel aux jeunes filles charitables, leur demandant le concours de leur dévouement et de leur bonne volonté. Une quinzaine de jeunes filles de la meilleure société répondirent à cet appel et, le jeudi 21 octobre eut lieu la première réunion présidée par M. Roux, Lazariste, Supérieur des Missions d'Alexandrie. Sous son impulsion discrète, l'œuvre prospéra, les dames de la haute société, voire même des messieurs s'y intéressèrent et, avec entrain, organisèrent les années suivantes la fête de l'Arbre de NOËL. Quelques semaines plus tard, vente de charité ; kermesse avec tout ce qu'elle comporte de séance, jeux, divertissements, etc. Les Associés se multiplièrent et dans leur groupe se comptaient même des femmes et les filles des consuls européens, alors en Egypte. Toutes rivalisaient de zèle et d'entrain. Par leurs soins, les premiers communiantes étaient chaussés et habillés ; des secours et remèdes étaient fournis à tous les nécessiteux.

La divine Providence avait fait croître le grain de sénevé et, en 1913, notre bonne soeur Antoinette, voyant son œuvre bien établi s'en retirait pour la laisser, très prospère, à deux jeunes Soeurs.

En 1915, toujours avec la même foi, la même totale confiance en Dieu, avec de très maigres ressources puisées dans la caisse des Enfants de Marie, dont elle était chargée, elle fonda pour ces derniers, l'œuvre des Louise de Marillac. Les débuts furent modestes : dix familles à secourir ; bien vite l'œuvre prit de l'extension : cotisations, tombolas, fêtes de charité, que ma Soeur Antoinette avait le don de rendre attrayantes, alimentèrent la nouvelle œuvre. Les associations devinrent nombreuses, les pauvres vieillards visités régulièrement augmentèrent, malgré l'effacement de notre chère soeur qui, disait-elle, devait laisser l'initiative aux bienfaiteurs, ce qui par la suite permit de secourir d'autres misères.

Soeur Antoinette est le bras droit de sa soeur servante et sait arranger, aplanir tous les ennuis avec sa bonne humeur et ses idées larges.

1929, le vieux palais de Chérif Pacha s'écroule, pendant une nuit, providentiellement, évitant ainsi tout accident. Le lendemain en arrivant, les élèves voient avec stupeur des monceaux de fournitures scolaires que l'on jetait par les fenêtres...

Chacune récupère son bien comme elle peut. Jugez de la débâcle !

Soeur Antoinette arpente alors le Caire en tous sens pour chercher un terrain ; afin de rebâtir et sauvegarder les œuvres. On n'en trouve point d'autre que dans un quartier arabe, à l'autre extrémité de la ville ; ce sera le premier tabernacle, venu jusque-là. "

Enfin, lorsqu'à l'arrivée de ma Soeur Joliot, la maison fut reconstruite et pris le nom de Collège Saint-Vincent de Paul, Soeur Antoinette reprit la classe. Mais un jour que l'on se trouvait dans l'embarras pour aider au dispensaire, notre bonne soeur s'offrit et avec la visite et le soin des pauvres, elle ne quitta plus cet office qu'un an avant sa mort.

Avec le dispensaire le matin, elle recevait quantité de pauvres femmes et de malheureux qu'elle ne repoussait jamais. C'est pour cela qu'elle installa dans le petit jardin du Dispensaire l'Œuvre des Pauvres femmes coptes qu'elle mit sous la protection du moine copte abyssin Ghébré Mikaël. Là, chaque après-midi du jeudi, une cinquantaine de ces femmes viennent avec leurs enfants,

apprendre à coudre et à prier. Un bon nombre de bébés sont ainsi baptisés dès leur naissance, les fillettes et garçonnets mis à l'école et plus tard, autant qu'on le peut, guidés pour trouver du travail.

On aurait pu croire que son dévouement était satisfait : point du tout. Voici qu'un jour, passant devant une église grecque catholique, entourée d'une vaste cour fermée, elle remarqua la largeur des galeries protégées par des arcades elle demanda à Monseigneur l'autorisation d'installer sous ces mêmes arcades, les petits enfants pauvres n'ayant pas l'âge scolaire, qui traînent dans les rues, ou qui sont à charge de leur mère dans leurs pauvres taudis.

La permission étant accordée, avec quelques bancs trouvés çà et là, on va pouvoir installer cette œuvre. Mais qui va s'en occuper ? "Allons toujours, dit notre bonne Soeur, inscrire les deux ou, trois premiers marmots qui vont venir." En descendant du tramway, Soeur Antoinette rencontre une bonne demoiselle, ancienne de Chérif, qui, tout étonnée de la trouver, demande : "Où allez-vous ma Soeur ? - Ouvrir la petite Œuvre de l'Enfant-Jésus. Et, comme les apôtres, suivant leur Maître, à ces paroles "venez et voyez", la demoiselle suivit, soeur Antoinette et resta, amenant successivement ses deux autres Soeurs pour soigner ces enfants. Ils sont aujourd'hui plus de deux cents.

EN FAMILLE :

Mais l'âge, sans diminuer son courage, affaiblissait ses forces. Un an avant sa mort, elle fut remplacée au dispensaire : sans réclamation, ni regret apparent, elle laissa tout immédiatement et, se réfugia sans mot dire dans l'unique service des pauvres qui lui restait.

On put alors mieux comprendre son humilité et sa force d'âme. Jamais une parole de regret pour les nombreux offices qu'elle avait si bien remplis. Ce fut une vie d'effacement, de prière et de silence.

Durant toute sa vie, elle n'a jamais demandé à revenir en France, ni même à aller faire une retraite à Alexandrie, dans la maison où sa soeur, fille de la Charité était Soeur servante. Et lorsqu'on l'y envoyait, elle revenait, tout de suite, par le premier train, après la sortie de retraite.

On ne savait jamais ce qu'elle préférait au réfectoire, et lorsqu'elle arrivait après le dispensaire où elle était restée debout toute la matinée, elle mettait pêle-mêle dans son assiette un peu de ce qui restait dans les plats, en disant, lorsqu'on le remarquait : "Ah ! bah ! c'est tout pareil, tout ça va ensemble."

Elle avait une piété bien équilibrée, préparait la messe avec beaucoup d'esprit de foi et d'attention, et pour porter les pauvres à la piété organisait des processions aux fêtes de la Sainte Vierge, avec les antiques bannières qu'elle conservait avec respect.

Quelle n'était pas son exactitude. Toujours à l'heure à l'oraison, et lorsque le dimanche elle recevait quelque visite ou s'occupait avec une compagne, elle tirait toujours sa montre et la gardait en main jusqu'au quart d'heure précédant l'oraison, pour être plus sûre d'être exacte.

Son caractère aimable et condescendant avait une pointe d'originalité qui la faisait s'intéresser à tout, en s'informant de chacune avec une bonne parole.

Chaque fois qu'on lui disait quelque chose de désagréable, Soeur Antoinette récitait tout bas un Ave Maria, expliquant ainsi sa tactique : " Pendant que je prie, la compagne voyant que je ne réponds pas se tait... et moi j'ai eu le temps d'oublier."

"Pourquoi avouait-elle à une compagne qui lui disait de répondre aux paroles vives d'une Soeur plus jeune, pourquoi perdre en une minute ce qu'on a acquis avec tant de peine après tant d'années."

Soeur Antoinette était la première à parler gracieusement à quiconque l'avait bousculée et lui reprochait de ne pas écouter ce qu'on lui disait. Jamais elle ne s'est plainte d'un mauvais procédé et semblait même l'ignorer.

Elle ne s'occupait en rien de savoir si on l'appréciait, elle encourageait celle qui venait d'être peinée ou contrariée, aimable et souriante, toujours prête à remplacer l'absente pour un travail quelconque. Elle avait beaucoup d'humour, mais jamais d'ironie blessante.

Combien de démarches et de recommandations n'a-t-elle pas faites pour trouver du travail à ses protégés. Donnant tout ce qu'elle avait, elle n'économisait pas et disait : "plus on donne, plus le bon Dieu -envoie."

Lorsqu'on distribuait des objets ou vêtements pour les pauvres, elle laissait les autres choisir, acceptait ce qui restait et disait simplement : "Donnez-moi tout ce que vous ne voulez pas et qui vous embarrasse." Elle ne répliquait jamais, acceptait très facilement les torts après une observation, et loin de faire valoir ses talents, son instruction, trouvait qu'il fallait laisser la place aux jeunes.

Elle acceptait n'importe quel office, pourvu qu'elle travaillât : ses derniers jours furent employés à faire chanter les petits, à trier le riz avec quelques enfants.

Lorsque tout le monde sortait, elle se proposait pour garder la maison, afin de ne priver personne d'une promenade ou une sortie agréable.

Quinze jours seulement avant sa mort, elle fut prise d'une forte toux avec des étouffements. On la conduisit à l'hôpital où disait- elle, elle venait pour mourir... Le 13 décembre, après une mauvaise nuit, elle reçut l'Extrême-Onction, dans l'après-midi, sans aucune émotion, tout simplement comme elle faisait toute chose.

Le jour entier qui suivit, elle ne manifesta aucune crainte, si on lui parlait, comme elle n'avait plus la force de répondre, elle conservait un bon sourire qui semblait déjà celui de l'au-delà.

A trois heures et demie, dans l'après-midi du 15 décembre, elle s'éteignit doucement, souriante et calme comme avait été sa vie.

A son enterrement, le lendemain, quantité d'amis de toutes les conditions voulaient revoir encore une fois ce bon visage si accueillant, empreint toujours de la même sérénité. Ses pauvres la pleuraient, ne pouvant croire que leur bonne protectrice les avait vraiment quittés.

La vie de cette vraie Fille de la Charité peut se résumer par ces paroles de Saint Vincent :
" Elle fut comme une belle aurore qui depuis son lever ne cessa de croître chaque jour, jusqu'à ce qu'elle s'abîme en Dieu, le vrai soleil des âmes et la béatitude des cœurs fidèles."